

Sarah Hirschmuller

L'Adoration

roman

www.sarahhirschmuller.com

© Sarah Hirschmuller, 2019

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre

Publié via Bookelis le 15 mars 201

1.

J'étais là, couchée depuis des heures contre la racine inconfortable d'un chêne, en attente de quoi, de rien, d'un rêve peut-être, d'un morceau de pain, d'un fruit qui fût mangeable, pas comme ces petites pommes amères que j'avais ramassées sur mon chemin et qui m'avaient permis jusqu'ici de tromper ma faim. On ne reste pas couché quand on a faim, on se relève, on cherche. Mais l'aiguillon de mes sensations propres s'était peu à peu émoussé, comme si, en grand secret, quelqu'un en moi avait décidé de rendre les armes sans que j'en sache rien. J'avais perdu la mesure du temps. J'avais erré longtemps déjà, je m'étais couchée, puis relevée, combien de fois, j'avais cherché tant et tant. Cette fois-ci était-elle une fois de plus, ou la fois de trop ? Je ne me relevais pas. Je ne cherchais plus. Non, je n'avais pas décidé. S'arrêter pour toujours, c'est une chose que l'on ne décide pas vraiment. Mais

j'entrevois, dans ce renoncement, la lueur passive d'un destin.

Cela me suffisait.

Les feuilles, mortes ou à l'agonie, s'accumulaient autour de moi, sur moi, couche après couche, pourrissant lentement sous l'ombre humide de leurs sœurs vivantes, là-haut, tout en haut du vieil arbre au pied duquel j'avais trouvé un abri provisoire et probablement imaginaire. Et moi, feuille parmi les feuilles, voici que je prenais ma place dans cette superposition méthodique et sauvage, me soumettant inconsciemment à la loi de la forêt qui veut que toute chose tombée au sol se fraye un chemin rapide vers le bas, plus bas, plus bas encore, sa chair se défaisant et se muant en quelques jours à peine, à mesure qu'elle s'enfonce, en une terre si noire et si dense qu'elle absorbe toute vie en elle, fût-elle animale ou végétale, aussi sûrement que le trou noir attire la matière qui le frôle, aussi sûrement que l'avenir exerce sur le présent sa séduction puissante, l'aspirant tout entier, à chaque instant, au point qu'il n'en reste rien, rien, sinon ce semblant d'être que nous sommes, objet d'une métamorphose continue dont nous ne voulons rien savoir mais qui en secret

nous rend inquiets, instables, toujours à craindre ce que nous ne sommes pas encore, à regretter ce que nous ne sommes déjà plus.

Habiter cette pointe aiguë de l'aiguille sur la roue du temps m'avait jusqu'alors semblé un enfer, une impuissance détestable. Je disais : « mon dieu que le temps passe vite », comme tout le monde. Et un moment, comme tout le monde, je me révoltais contre ce temps qui manque, ces choses qui finissent, celles qui n'arrivent jamais, mes bonheurs déjà passés ou mes rêves déjà déçus. Mais ce n'était qu'une révolte de surface, pas si différente, au fond, ni plus durable que l'imbécile impatience qui s'empare de vous quand vous constatez qu'une fois de plus, le robinet est cassé, ou bien que vous avez claqué la porte en laissant les clés à l'intérieur. Le vague sentiment d'une gêne, d'un obstacle, et le caprice de l'enfant qui n'aime pas qu'on lui résiste ou qu'on lui dise d'aller se coucher. Il va se coucher, finalement, et le lendemain matin il a tout oublié de sa révolte de la veille. Notre révolte intime se laisse toujours distraire par le flux quotidien de nos petites révoltes de circonstance. Contrariétés. Problèmes. Découragement. Désirs. Nous nous pressons à la surface des choses, comme de petites bulles d'air qui

vont bientôt crever mais n'en veulent rien savoir, et elles se bousculent là-haut. C'est à qui rejoindra la surface en premier. Pourtant la bulle crève au moment exact où elle atteint son but. Tout le monde le sait, mais tout le monde l'oublie. Vu d'en dessous, cela ne se voit pas. On peut oublier. On peut bien fermer les yeux sur une destination invisible. On peut oublier jusqu'à l'idée même d'une destination, pour finalement, une fois au sommet, se faire faucher d'un coup, l'air ahuri, l'œil égaré, dans la panique et la bêtise des « pourquoi » lancés au ciel, comme si on n'avait pas été prévenu, comme si on avait traversé la vie en oubliant tout à fait qu'il y avait quelque chose au bout, qui n'est plus la vie, et qu'on appelle la mort. Certains le disent pourtant. Certains le crient, le clament haut et fort, certains même font profession de le rappeler sans cesse. Mais ils passent pour des oiseaux de malheur. Ils nous gâchent le plaisir de vivre, c'est à peine si on les écoute. Ils disent : *« Croyez-vous que vous respirerez, quand vous serez là-haut ? Que vous serez enfin heureux quand il n'y aura plus, en travers de votre route, l'agacement d'un robinet cassé ou le souci d'une clé perdue ? Qu'il suffirait que ceci pour que cela ? Non, là-haut, la bulle crève, c'est son destin. Hommes, vous vous trompez.*

*Oubliez l'or. Devenez de plomb. Descendez.
Regagnez les profondeurs.*

Je n'avais jamais bien su qui croire. À la maison, avant, ma mère disait qu'il fallait changer le robinet cassé, réparer la serrure. Coudre de nouveaux rideaux. Refaire les papiers peints. Aller manger une glace en ville. Se faire plaisir. Prendre le temps. Elle avait raison, il fallait faire tout cela, que faire d'autre ? Mais bien qu'elle eût raison et bien qu'une part de moi le sût, malgré ma rage adolescente de découvrir d'autres horizons à la vie, sous ma bonne volonté à vivre et mon désir de plaire à ma mère, ma révolte intime croissait, invisible, inconnue de moi, à l'ombre de notre petite maison de banlieue parisienne, à l'ombre des années 90 où, derrière les rayons profus de l'Intermarché du coin ou de la Halle aux chaussures toute neuve qui venait de s'ouvrir pas loin de la nationale, derrière les grandes enseignes de confection textiles à prix si bas qu'on eût dit que l'industrie florissante pouvait soudain se permettre de faire des cadeaux au peuple, derrière ce miracle, ou cette illusion, de pouvoir désormais se loger, se nourrir, se vêtir sans plus devoir sacrifier son plaisir aux nécessités de la vie, commençait déjà à sourdre le spectre d'un mensonge, d'un déni

collectif des forces naturelles en présence, de notre être mortel et de l'être mortel de toute chose vivante sous le soleil. Ma mère ne m'avait pas annoncé qu'elle allait mourir. Un jour. Ni qu'elle était en train de mourir, maintenant. Oh, elle était malade, je le savais. Mais nous n'en parlions pas, ou seulement pour organiser les choses. Elle ne parlait que du robinet, de la glace, des vacances. De mes études, de mon avenir. Maman. Sa révolte intime, étouffée, avait fini par avoir raison d'elle et l'avait tuée.

C'est du moins ce que je pensais alors, sans oser le penser tout à fait. On n'avait pas ce genre de pensée à la maison, ni ce genre de savoir. On ne faisait pas d'hypothèses, on se livrait sans un mot aux recommandations du médecin. Mais elle mourut, finalement. Alors seulement ma propre révolte m'explosa brutalement au visage.

Elle avait choisi de mourir loin de moi, à l'hôpital, sans me prévenir. Elle avait choisi de me tenir à l'écart de sa mort, avait pris soin qu'il n'y eût pas de contact entre nous pendant deux, peut-être trois semaines avant, trois semaines durant lesquelles je n'osais affronter le mur blindé de silence et de déni qu'elle m'opposait, si épais qu'il

eût dévié toute question, toute vibration de doute, toute ombre d'onde, à l'exception exclusive des rayons X qui, seuls, faisaient partie du protocole de soin officiel et à ce titre n'étaient pas filtrés. Comme si elle avait jugé que l'accompagner, la tenir dans mes bras et la voir mourir aurait été au-dessus de mes forces, ou peut-être, au-dessus des siennes. Comme si elle avait craint de ne pouvoir tenir devant ma tendresse, ma désolation, mon désespoir, mon besoin, comme si elle redoutait de céder, de parler, de me donner, fût-ce partiellement, l'occasion de percer à jour le secret qui la rongeaient mais dont elle n'avait jamais rien voulu dire. Elle était morte dans le silence, et dans le lointain. J'avais reçu l'appel de l'hôpital. J'avais tout laissé en plan, pris le train, rejoint la forêt, sans savoir pourquoi la forêt, ni ce que j'étais venue y chercher. Maintenant je savais. J'étais venue m'y perdre. Il n'avait fallu que quelques jours. C'était fait, je n'étais plus révoltée. J'étais perdue.

Allongée au pied d'un arbre plus vieux que moi, que l'homme et la femme qui m'avaient fait venir au monde, que tout ce que je pouvais me supposer d'ancêtres, au cœur d'une forêt dont j'ignorais tout, j'apprenais tout à coup, à mon corps défendant, qu'il

en allait de cette métamorphose cyclique comme d'une évidence. Les fruits tombent et sèment leur graine, les feuilles tombent et se transforment en terre, la terre nourrit la graine et devient arbre, l'arbre devient fruits et feuilles qui tombent, sèment, pourrissent, nourrissent, font croître. Une évidence indiscutable et qu'il ne serait plus question de discuter jamais. Ni révolte, ni soumission, rien de tout cela n'avait plus de sens : c'était ainsi, cela se passait ainsi, et tout ce à quoi ma conscience pouvait encore prétendre, à ce niveau d'égarement et d'intimité avec la substance végétale et noire des feuilles qui m'entourait et m'enserrait de plus en plus étroitement, c'était à ce constat sans conclusion, à ce témoignage sans lendemain. Je voyais, pour la première fois de ma vie, ni bien ni mal, ni clair ni confusément, ce qui m'arrivait. Cela arrivait. J'assistais, je constatais, et j'abandonnais mon corps à la loi naturelle qui rendait pourtant très incertain son sort prochain, à cette heure de la nuit, en l'absence de lune et dans le froid montant qui l'engourdisait au point qu'il m'était difficile, déjà, de bouger, quand bien même j'en aurais eu la volonté ou le désir. Cet organisme qui était le mien, plongé au cœur d'une fabrique de mort et de vie si impérieuse, allait-il se battre encore un peu pour

maintenir sa fragile unité ? Se relever, se défendre, manger, être mangé, comme l'animal que j'avais cru être jusqu'alors, mais qui tout à coup s'était mis à douter de sa condition ? Ou bien choisirait-il finalement de se laisser faire et défaire, comme ses sœurs les feuilles, qui n'en demandent pas tant à la vie et se rendent volontiers au sol qui les a fait naître ? La question tournait dans ma tête mais discrète, affaiblie, comme la résonance résiduelle d'une pensée très lointaine, l'écho d'une autre vie. Elle ne me faisait pas peur. Je n'avais plus peur. J'avais bel et bien cessé de lutter. Je me livrais à mon sort comme la feuille placide au sien, elle qui jamais ne rêva de pouvoir échapper à son destin en s'inventant des ailes pour foncer droit vers le soleil. J'allais mourir, peut-être. Il n'y avait rien de mal à cela. Il n'y avait rien de mal à rien. La douleur même, l'inconfort de ma joue contre l'écorce rugueuse et hérissée, le froid humide qui avait transformé mes vêtements en une seconde peau collante et mouillée, tout se dissipait peu à peu comme le vague souvenir d'un rêve ancien qui aurait agité, il y a très longtemps, le cerveau endormi d'une autre. J'avais gagné. Ma vie, je pouvais la perdre.

Le temps passa, égal, étale, ordinaire, indistinct,

comme un long sommeil sans contours. Peut-être m'étais-je endormie, ou peut-être avais-je commencé de pousser timidement la porte d'un autre monde, à l'intérieur, quand tout à coup j'entendis sur ma gauche des froissements de feuilles.

C'était un bruit de pas léger, assez proche. Ce bruit me tira sauvagement de mon songe. Il réveilla immédiatement en moi une peur instinctive et profonde. Il me rappelait brutalement où j'étais et ce que j'étais, dans cette forêt obscure et agitée d'un peuple d'animaux nocturnes qui, contrairement à moi, n'étaient certainement pas prêts à mourir.

Une proie.

2.

Je ne distinguais rien, à travers les ronces et les herbes hautes que l'air humide, par cette nuit sans lune, nimbait d'une trompeuse lueur fantôme. Mais le bruit, lui, ne trompait pas. C'était un bruit de bête, un bruit de mouvement retenu, de feuilles écrasées, de pattes, de pas. Il se rapprochait.

Ma peur s'était réveillée, aiguë, entière, mais avec elle, en elle, un désespoir nouveau, incongru, déplacé presque, dans l'état de terreur où j'étais. C'était le désespoir de voir renaître en moi la source même d'une souffrance, un attachement à la vie, à ma vie, une crainte de la perdre. Tout ce qui s'était laissé peu à peu endormir, puis anéantir tout à fait à force d'errance, d'abandon et de renoncement, tout ce qui de moi s'était oublié et dissout dans le doux tomber des feuilles, tout cela revenait d'un coup me secouer, me violenter et me mordre au cœur, me rappelant à l'ordre cruel des vivants, à la nécessité de

se battre, à l'illusion d'avoir à se défendre, à cette torture d'être un corps qui veut et dont j'avais cru que la forêt, ultimement, allait bien finir par avoir raison. Je me mis à trembler si fort qu'un sanglot imprévu s'échappa de ma gorge, bref, cruel. Oh, j'avais mal d'avoir peur, d'avoir faim, d'avoir mal, et je trouvais humiliant de revenir ainsi, malgré moi, dans cette maison que j'avais cru quitter pour toujours, dont j'étais si fière d'avoir enfin réussi à me séparer sans me plaindre, en silence et tranquillement, comme il convient aux départs définitifs, comme il convient aux âmes qui savent prendre une décision et s'y tenir sans éclabousser le monde de leurs cris, de leur vaine terreur, de leurs manières de coquette avant le grand saut. Je sanglotais, bien malgré moi, secouant l'amas de feuilles légères qui s'étaient amoncelées sur moi comme une couverture de fortune. Je savais, ce faisant, que je me dénonçais à l'animal qui me cherchait et n'allait pas tarder à me trouver, à fondre sur moi et à m'arracher, dans l'intime violence du meurtre, une mort que j'avais pourtant bel et bien consentie à l'ordre des choses. On m'empêchait de consentir. On voulait absolument me tuer. Je pleurais de peur, d'épuisement, de désespoir, de n'être pas morte plus tôt, avant, comme une feuille rejetée de

l'arbre et qui rejoint doucement le sol sans que personne ne s'avise de la déchirer au passage, dans un mouvement mutique et solitaire dont personne ne s'avise et que rien ni personne ne recueille. Plus forte encore que ma terreur d'être repérée par mon prédateur, il y avait l'accablante douleur d'être à nouveau son objet, de n'avoir pas le choix.

Cela s'approchait. Il me sembla apercevoir, dans le noir presque total et à travers les feuilles qui recouvraient mon visage, le mouvement d'une jambe, une cicatrice, même. Je fermai les yeux. Une main légère se posa, à travers des épaisseurs de feuilles mouillées, sur ma cheville. J'eus un frisson de terreur – c'était un homme. Il retira aussitôt sa main comme si lui aussi avait été effrayé par mon sursaut, ou peut-être par la taille conséquente de l'animal qui sanglotait étrangement dans le noir. Je ne bougeais pas – qu'espérais-je encore, qu'il allait renoncer et rebrousser chemin si je parvenais à rester assez immobile pour le convaincre de mon désir qu'on ne me découvrit pas ? Que, dans un mouvement improbable d'empathie ou de délicatesse, de politesse, même, pourquoi pas, au cœur de la nuit et de la forêt sauvage on peut toujours s'attendre au miracle d'une politesse

imprévue, il allait s'éloigner, pensif, pesant en lui le pour et le contre, ce qu'il perdrait, ce qu'il gagnerait à me laisser en paix ou au contraire à m'attaquer ? Qu'il me ferait la grâce de faire ses comptes, me laissant le temps de faire les miens ? Ou encore que, considérant ma terreur, il me ferait l'honneur suprême de trancher pour moi, de décider, lui, de ce que l'instinct, la vertu ou l'amour commandent de lui faire, à celle qui veut mourir ?

Idiote, songeai-je, lève-toi et parle, agis, tente un geste ou sauve-toi en courant, fais quelque chose – mais j'étais paralysée, de peur, sans doute, mais aussi d'espoir et de chagrin mêlés. Un espoir absurde, celui que le coup redouté s'achève en caresse, ou qu'un ange soit venu me sauver plutôt qu'un loup me dévorer, et l'opaque chagrin d'en être encore à nourrir cet espoir, le désespoir éteint de me voir brutalement réduite à ce que j'étais, à ce que je n'avais jamais cessé d'être, finalement, une fille, un cœur qui rêve, un être humain. Être humain. La pire des conditions qui soit au monde, la pire des tortures qu'il n'ait jamais été donné de vivre à aucune créature vivante sous le soleil, le pire des cauchemars qui se puisse concevoir, espoir et désespoir mêlés broyant un seul cœur de sa

naissance à sa mort sans répit, sans sortie, sans recours possible, être et n'être que cela, encore et encore, infâme et tenace misère. L'incapacité où j'étais de me soustraire à ce que j'allais devoir vivre dans les minutes qui suivraient, quoi que ce fût, me plongeait dans une peine dont je priais secrètement qu'elle fût au-dessus de mes forces. Mais rien, sauf peut-être la lame en métal d'un couteau réel planté à même sa chair, n'est au-dessus des forces d'un cœur humain, et c'est sa tragédie. Il ne cède pas. Il continue de battre, coûte que coûte, dans l'attente d'une grâce improbable. Mon cœur battait, coûte que coûte, sourd et aveugle à toute volonté, et j'étais piégée dans ce cœur mortel.

À quelques centimètres de mon visage, la jambe griffée de ronces et noire dans la nuit noire s'avança. Du pied, il toucha la masse sombre afin d'en déterminer la forme. Je sentis qu'il repérait ainsi mon contour, aussi sûrement qu'il l'aurait fait de la main, peut-être, s'il n'avait craint que l'animal traqué ne se jetât sur elle pour la mordre. Il se pencha et d'un seul geste, à la fois vif et prudent, il chassa une partie des feuilles qui me recouvraient. Je me retournai brutalement et me redressai, assise, appuyant mon dos de toutes mes forces contre le

tronc du chêne comme pour me fondre dans son écorce détremnée. Il eut un très léger mouvement de recul, qu'il contredit aussitôt en avançant d'un pas, pour reprendre l'avantage peut-être, ou bien était-ce seulement pour mieux me voir ? À travers mes bras, que j'avais levés devant mon visage pour le protéger, je tentai désespérément d'apercevoir le sien, penché sur moi et plongé dans l'ombre la plus indéchiffrable. Fixant cette ombre, incapable de dire un mot et convaincue que parler ne m'aurait sauvée de rien, je pleurai. Mais fais quelque chose, dis quelque chose, intimide-le, apprivoise-le, essaie au moins. Je pleurais. Je ne m'attendais pas à ça. Je ne m'attendais plus à rien. J'étais donc prête à tout.

Il eût un rire bref, suave. Quelques notes qui paraissaient anormalement claires et distinctes, dans l'obscurité dont elles émanaient. Incapable que j'étais de discerner un visage, de déceler une expression, je ne pouvais pas comprendre ce rire. Il n'avait aucun sens. Seul me frappa le timbre, sombre, viril. C'était un homme. Je pleurai de plus belle.

J'entendis alors quelques mots, eux aussi articulés et clairs, dans une langue qui m'était

inconnue et que, dans ma terreur, je renonçai par avance à tenter de reconnaître. Puis quelques autres encore. C'était une question. Aucun espoir de la comprendre. « Qui êtes-vous ? » Je murmurai ces mots sans conscience, comme un réflexe hérité d'un autre monde – car arrive-t-il vraiment dans la vie que l'on demande à quelqu'un qui il est ? Non, ces manières-là, on les apprend dans les films, dans les romans parfois, et s'il vous prend tout à coup d'en faire usage, ce n'est que pour conjurer la crainte que votre vie ne soit en train de tourner à la fiction, que le cours banal et ordinaire du temps ne se mue en histoire, en l'histoire, ultime peut-être, qui vous sera enfin arrivée, quand vous serez bien vieille, le soir, à la chandelle, quand vous serez toute morte, si jeune, par une nuit sans lune, contre l'épaisseur noire d'une racine dont vous aviez attendu, à tort, je ne sais quelle absurde protection.

Il rit à nouveau, et me répondit dans sa langue. Une langue étrange, maladroitement prononcée, semblable à une phrase apprise par cœur puis partiellement oubliée et recomposée un peu de travers, où les accents tomberaient mal, hors de leur rythme d'origine, et dont le sens même serait incertain pour celui qui l'énonce. Est-ce qu'il

comprendait ce qu'il disait ? Est-ce qu'on pouvait se comprendre ? À peine eût-il prononcé ce qui devait tout de même être des mots qu'il les punctua d'un rire, encore, qui s'acheva en un soupir profond. Toujours légèrement penché au-dessus de moi, il semblait me dévisager d'en haut, comme on fait d'un objet trouvé dont on ne parvient pas bien à identifier l'usage. Mais je savais qu'il ne pouvait rien voir de moi, dans l'obscurité totale où nous étions tous deux plongés. Je restais à ses pieds, immobile, me demandant vaguement si je pouvais fuir par la droite, par la gauche, grimper à l'arbre au cas où, ou m'enfouir sous la terre, comme si j'avais eu en face de moi non pas un homme doué des mêmes capacités que moi et capable de me poursuivre sans difficulté, quoi que je tente et où que j'aille, mais un animal que je pouvais espérer tromper par l'intelligence, la ruse, ou encore la connaissance que j'aurais, moi, d'une différence entre nous, une différence sur laquelle il me suffirait de compter pour parvenir à m'échapper. J'attendais la suite, un coup, une morsure, une torture. J'aurais préféré un ours, un scorpion, une bête. Tout mais pas cette nécessité de me défendre sans rien pouvoir anticiper des armes qu'il allait bientôt sortir, l'une après l'autre, chacune plus imprévue et plus laide,

car c'est ainsi que font les hommes. Ils n'ont pas de limites.

Une pluie fine et silencieuse s'était mise à tomber. Il me dit à nouveau quelque chose. Ce n'était pas une question. Je répondis, très, très bas, que je ne parlais pas sa langue et que je ne le comprenais pas. Il posa un genou à terre. Je relevai à nouveau mon bras pour abriter mon visage et restai ainsi, immobile, le bras en l'air. Idiote, tu attires les coups.

Je l'entendis respirer un peu plus fort. Je sentis qu'il bougeait, dans le noir, mais je ne savais pas quoi, ni vers quoi, ni pourquoi. Interdite, en apnée, j'attendais, en proie au sentiment paradoxal qu'il allait peut-être me sauver. Me sauver de quoi ? De la menace qu'il représentait pour moi ? Me sauver de lui, en somme, me libérer d'une terreur dont il était l'unique objet ? Je sentis quelque chose contre mon bras et un cri, un sanglot m'échappa. C'était sa main. Il avait posé sa main sur moi. Un flot de paroles sortit de moi, comme si j'avais pu l'y noyer, m'y noyer, nous y noyer tous deux et que le cauchemar se dissipe à force de s'écrire, tel un conte, sur les pages de l'histoire d'une autre, et que

je me réveille enfin.

Laissez-moi s'il vous plaît, je suis perdue, vous vous trompez, vous me prenez pour une autre et moi, pour quoi devrais-je vous prendre, je ne vous vois pas, je ne vois rien de vous et vous me faites peur, j'ai peur, si vous saviez, vous n'auriez pas la cruauté de vous approcher de moi comme vous le faites, de faire durer cette torture, vous mettriez fin à cela maintenant d'une manière ou d'une autre, vous choisiriez la fin car ce temps-là où j'attends de vous voir, de vous découvrir, est insupportable, vous ne pourriez pas le supporter, vous sauriez que personne au monde ne le peut, vous ne me feriez pas porter de devoir le supporter sans rien savoir de sa durée, de son terme, de vos intentions, du sens ou du plaisir que vous trouvez à cela et dont moi j'ignore tout, car vous ne m'avez rien dit, sachez-le, sinon quelques mots que vous ne comprenez pas vous-même et moi, quoi, devrais-je les comprendre, devrais-je vous comprendre, lire à même votre pensée peut-être, et déchiffrer dans le noir ce qui n'est même pas un visage mais un trou d'ombre serrée où l'on n'aperçoit pas le moindre reflet, le moindre contour, la moindre lueur, par cette nuit sans lune, vous le voyez, comme moi, que je n'y vois

rien, pourquoi faites-vous comme si je voyais, comme si je savais, comme si je pouvais, oui, calmement respirer et vous répondre, comme quelqu'un à qui on demande son chemin un jour de grand soleil en plein midi sur une place publique, comme si nous étions là tous deux dans le bruit et la foule d'une place publique, comme si j'avais la moindre chance de vous comprendre ou de me faire comprendre de vous, non, nous ne nous parlerons pas, il n'y aura pas de mots, nous le savons tous deux, alors ce que vous avez l'intention de faire, faites-le, ici et maintenant, tranchez, réglez la question, ici, maintenant. Laissez-moi, c'est indécent, c'est bête, c'est ridicule, c'est tragique, parler à quelqu'un qui ne me comprend pas et vous qui faites semblant de m'écouter, de me comprendre, je préfère mourir, que voulez-vous finalement, qu'attendez-vous de moi, dites-le dans quelque langue que ce soit, ou si vous ne pouvez pas parler alors montrez-moi, montrez-vous, mais ne me laissez pas seule, seule à être seule, faites quelque chose de moi, faites quelque chose pour moi, faites ce que vous êtes venu faire, faites-le.

Dès l'instant où j'avais ouvert la bouche, il avait retiré sa main. Il était resté immobile, un peu trop

proche de moi, un genou à terre. Je sentais sa chaleur qui, elle, ne s'éloignait pas. Comme s'il m'écoutait. Il ne peut pas m'écouter, moi-même je ne comprends rien à ce que je dis, me dis-je. Alors, qu'est-ce qu'il fait ? Il eût un soupir léger. J'eus une brève sensation de vertige. Était-ce le froid, la faim ou la panique ? J'aurais juré que ce soupir-là m'était adressé dans une langue qui, elle, ne m'était pas étrangère.

3.

Il se releva et recula d'un pas, puis d'un autre. Je tremblais d'un tremblement interminable, incontrôlable, à s'en rompre les chairs, les os, à s'en décrocher le cœur, mon cœur qui battait douloureusement, comme s'il était tenu en étau par l'étreinte nerveuse d'une main malveillante. Pourtant, il avait fait quelque chose, il s'était éloigné. Est-ce qu'il allait partir ? Serait-ce possible ? N'était-ce donc que cela ? Et moi, alors ?

Mais il ne partit pas. Je l'entendis s'asseoir presque sans bruit, comme font les prédateurs ou les soldats. Il fallait un instinct, ou une expertise, pour maîtriser ainsi l'équilibre des forces en jeu dans son geste. Son propre poids, la tension de ses muscles, celle des branches cassantes et des feuilles friables, la mollesse du sol gorgé d'eau, et mon affolement. Il y avait là comme une politesse, la décision d'une trêve – ou bien était-ce la perfection féline du fauve

qui, reculant pour mieux sauter, se fige tout à coup à l'arrêt, dans une parodie d'immobilité sereine alors que, toutes forces contenues, agresseur indécélable mais agresseur déjà, il ne fait qu'attendre le bon moment pour sauter sur sa proie ? Non, il ne partait pas, et ce qui m'était arrivé continuait de m'arriver, et plus rien désormais ne me permettait de m'abstraire, de me perdre, de me confondre aux racines et aux feuilles mourantes, ou encore de m'évader dans cette consolation provisoire qui consiste à se dire qu'une histoire, ce n'est jamais qu'une histoire, on peut la déposer sous forme de mots dans la tête d'un autre et, soi-même, s'en défaire, comme d'un vieux vêtement trop porté et dont on s'est toujours demandé s'il nous allait si bien, au fond ; une histoire, on peut s'en démettre et reprendre le chemin d'errance sans histoire que notre âme n'aurait jamais quitté si deux foutus humains n'avaient choisi de nous précipiter dans cet infâme terrain de jeu à ciel ouvert où je me trouvais une fois de plus piégée par la présence de cette chose assise à quelques mètres de moi, respirant lentement le même air que moi, et qui avait certes des intentions, mais aucune intention, visiblement, de m'en rien révéler. J'aurais voulu lui dire que j'étais presque morte, déjà, quand il m'avait trouvée, qu'on ne